**Préface de Augustin-Hervé LAFFAY pour**

***Mémoires en forme de lettres…***

de Frère François de Paule Dargnies

Pour qui écrivait l’abbé Nicolas-Claude Dargnies ? En 1808 ou 1809, ce prêtre picard exerce les modestes fonctions de curé de Charmey, un village gruyérien du canton de Fribourg. Il a vécu quinze ans sous l’habit monastique des cisterciens-trappistes du monastère de la Valsainte. Fatigué de courir devant les armées révolutionnaires, fatigué de l’ascèse trappiste, il quitte le cloître au printemps 1808 et cinq ans plus tard rédige des *Mémoires en forme de lettres*. Le genre littéraire sent les XVIIe et XVIIIe siècles. On pense aux *Lettres de la religieuse portugaise* et à *La Nouvelle Héloïse*. Les amateurs de scandale en seront pour leurs frais. Les trente-cinq lettres qui composent ces *Mémoires*, auxquelles il faut ajouter les annexes soigneusement colligées par l’auteur lui-même, racontent par le détail l’aventure étonnante et véridique d’un curé chassé de son pays par la Révolution française et cherchant désespérément un lieu pour vivre et mourir en paix. Dargnies n’a pas publié ces *Mémoires*. Jean Gremaud édita le manuscrit en 1856 et 1857 dans le *Mémorial de Fribourg* à partir d’une copie incomplète[[1]](#footnote-1). En 1861, un chanoine de Blois copia le manuscrit « original » détenu par un neveu de l’auteur. Cette copie est conservée dans les archives de la Trappe[[2]](#footnote-2). L’auteur monastique d’*Odyssée monastique. Dom Augustin de Lestrange et les trappistes pendant la Révolution* l’utilisa en 1898[[3]](#footnote-3). En 1926, dom Alexis Presse, abbé de Tamié, acheta chez le libraire parisien Legay le manuscrit original de Dargnies que nous publions ici. L’historiographie trappiste la plus récente a mis à profit ce travail[[4]](#footnote-4). Il manquait cependant un accès direct à cette source de première importance. Dargnies mérite de trouver de nouveaux lecteurs. Non pas des amateurs d’anecdotes savoureuses mais bien plutôt des lecteurs curieux de découvrir en profondeur, à travers l’autobiographie sinueuse de cet humaniste chrétien, l’histoire d’une âme avide de se garder à Dieu à travers les révolutions de ce monde.

\*

\* \*

##### Portrait en pied

Nicolas-Claude Dargnies[[5]](#footnote-5) naît le 29 août 1761 à Abbeville, en Picardie. Il revendiquera un jour des manières de « bon picard » pour justifier son franc-parler (lettre 30)[[6]](#footnote-6). Un oncle ecclésiastique joue un rôle déterminant dans sa vocation[[7]](#footnote-7). Le jeune abbé est ordonné prêtre par Mgr de Machault, évêque d’Amiens, en 1786[[8]](#footnote-8). Vicaire dans cette ville jusqu’en 1789, il est alors nommé curé de Corcelles-sous-Moyencourt.

Insermenté, Dargnies quitte la France en février 1793. C’est la grande rupture dans sa vie. Sur les conseils de son père, il émigre en Suisse pour y vivre comme prêtre et, éventuellement, y exercer la médecine. On ne sait rien des conditions dans lesquelles il avait pu s’instruire en cet art. L’abbé part alourdi « d’une somme assez considérable » et « riche d’une pacotille des plus honnêtes » : sa famille n’est pas sans moyens. Il reçoit d’ailleurs la promesse paternelle de pourvoir à ses besoins (lettre 2). Dargnies arrive à Fribourg le 5 avril 1793. Après la grande vague d’émigration de 1792, la ville héberge alors environ 3 000 émigrés[[9]](#footnote-9). Le canton accueillera, pour le seul haut-clergé, un archevêque et dix-sept évêques français. à bien des égards, ce curé picard se présente comme un émigré « moyen » : c’est un représentant typique du clergé paroissial, sans doute un peu plus jeune que la majorité de ses confrères. Il se distingue pourtant des autres sur un point : sans être dans le besoin, il refuse immédiatement de s’accommoder à son nouvel état de vie. En moins de quatre semaines, il découvre les petites et les grandes misères d’un clergé pléthorique, désemparé et désœuvré. Son désir de mener droitement sa vie sacerdotale en est quotidiennement contrecarré. « La nécessité de vivre avec le monde me mit bientôt dans le cas de la quitter », écrit-il désabusé (lettre 2). De l’évêque d’Amiens, son ordinaire, il ne parle jamais.

Le 1er juin 1791, une communauté de vingt-trois moines cisterciens de l’abbaye normande de la Trappe était venue s’établir en Gruyère dans les locaux d’une chartreuse vidée de ses occupants en 1778[[10]](#footnote-10). à Fribourg, l’abbé Dargnies entend parler de la Valsainte. Ce monastère se présente comme une fondation régulière, autorisée par les abbés de Cîteaux et de Clairvaux et par les autorités fribourgeoises. Ces dernières ont mis une limite à leur générosité : la communauté pourra recruter, mais ne devra jamais compter plus de vingt-quatre moines. Les fondateurs furent pourtant vite rejoints par de nombreux et souvent éphémères postulants. Le Sénat fribourgeois sut s’en accommoder. « L’établissement eut lieu au moment de l’émigration où grand nombre de Français sans ressources se trouvaient fort heureux que la Valsainte voulût bien leur offrir un asile qui, en leur assurant la vie du corps, leur fournissait encore un moyen efficace pour sauver leurs âmes » (lettre 3). Mais la Valsainte n’est pas un refuge. Son supérieur, dom Augustin de Lestrange, nourrit depuis des années un projet de réforme monastique. L’abbé de Rancé avait réformé la Trappe à la fin du XVIIe siècle ; dom Augustin veut parachever son œuvre à la fin du XVIIIe. En un raccourci saisissant, Dargnies expose ce projet du père de Lestrange : « à l’époque de la Révolution, il s’est mis à la tête d’un parti de moines et est venu en Suisse réformer la réforme que M. l’abbé de Rancé avait établie avec beaucoup de peine et qui s’était maintenue jusqu’à la fin dans sa ferveur » (lettre 3).

Dargnies ne nourrissait pas beaucoup d’illusions sur l’évolution de la situation politique française. L’austérité de la vie à la Trappe lui semblait le gage d’une mort rapide. Doté d’un solide sens pratique, il remarqua par ailleurs que la composition d’une communauté religieuse composée essentiellement d’émigrés ferait qu’en cas d’événement « tous les membres se prêteraient un mutuel secours » (lettre 2).

# À la Valsainte

L’abbé Dargnies part pour la Valsainte le 10 mai 1793. Beaucoup de choses le rebutent dans le genre de vie qu’il se propose d’embrasser. Il est né, reconnaît-il, « d’un tempérament extrêmement sensible et d’un caractère pusillanime » (lettre 11). Avec le courage forcé de ceux qui n’en ont pas naturellement, il se jette à corps perdu dans la vie monastique et déclare d’emblée à l’hôtelier qu’il est venu se faire trappiste. Quand il rappelle ces souvenirs à sa mémoire, en 1808, Dargnies évoque avec émotion la présence quasi-angélique d’un dominicain qui séjournait avec lui à l’hôtellerie du monastère. Rompant le grand silence qui suit l’office des complies, le prêcheur l’engagea à rester dans le siècle : « Il me dit que je ne pouvais pas, en conscience, songer à me faire trappiste, étant curé, que je devais me réserver pour des temps plus favorables » (lettre 2). Le récit de la première rencontre avec dom Augustin ne pêche pas par excès de lyrisme. Le supérieur ne mit pas d’obstacle à sa réception ; Dargnies déposa donc sa montre, sa bourse et son portefeuille entre les mains de l’abbé. « Et mon sacrifice fut dès ce moment aussi entièrement consommé que si j’eusse fait profession. » Pour la Pentecôte 1793, Nicolas Claude Dargnies prend l’habit de Cîteaux et reçoit le nom de religion de frère François de Paule.

Les premières semaines à la Valsainte nous valent un tableau édifiant. Le régime de vie est spartiate : « On couchait dans les souterrains dont l’humidité était telle, que l’eau glacée autour des voûtes représentait des lustres » (lettre 3). La nourriture est « rebutante » : on lavait à peine les légumes « et la terre était une des principales bases de l’assaisonnement » (lettre 3). Mais dom Augustin, paternel et rayonnant, aide les siens à tout supporter sans murmure : « Il était aimé et avait la confiance de tous. Tous s’adressaient à lui pour la confession, même les convers et les frères donnés. » Le premier supérieur observe religieusement la règle, prend conseil. « Enfin il ne négligeait rien pour le bien et l’avancement de sa réforme. » (lettre 3). La bonne impression du début va cependant vite faire place aux désillusions.

*Un moine tracassé dans son cloître*

Le premier sujet de tracas du père Dargnies, c’est la réforme. « L’esprit d’enthousiasme du Révérend Père abbé et de ses compagnons avait déclenché un mouvement » (lettre 4). Le résultat de trois ans de délibérations tient dans deux imposants in-4° : les *Réglemens de la Maison-Dieu de Notre-Dame de la Trappe, par M. l’abbé de Rancé, son digne Réformateur, mis en nouvel ordre et augmentés des Usages particuliers de la Maison-Dieu de la Val-Sainte de Notre-Dame de la Trappe au canton de Fribourg, en Suisse, choisis et tirés par les premiers religieux de ce monastère de tout ce qu’il y a de plus clair dans le Règle de Saint-Benoît, de plus pur dans les Us et Constitutions de Cîteaux, de plus vénérable dans le Rituel de l’Ordre, et enfin de plus réfléchi dans leurs propres délibérations, en conséquence du dessein qu’ils formèrent de se renouveler dans leur esprit de leur état et de suivre les traces de St. Bernard du plus près qu’ils pourraient[[11]](#footnote-11)*. Le titre dit clairement ce que l’on a fait et ce que l’on se propose de vivre. Dargnies y fut hostile dès son arrivée, pour deux grandes raisons : ce type de réformes engage à des pratiques qui ne peuvent pas être observées ; ces réalisations ne servent qu’à en imposer au public. Dans un premier mouvement de ferveur, il voulut malgré tout observer les règlements avec toute la fidélité dont il était capable. Dans un deuxième temps, explique-t-il « Je me contentais d’observer fidèlement tout ce qui regardait la régularité et le bon ordre et dans mon particulier, je donnais à mon esprit la relâche que je croyais lui être nécessaire pour jouir de ses facultés » (lettre 4). Dans une vie religieuse, un tel état d’esprit n’est pas sans présenter de grands dangers spirituels. Dargnies a souffert de cette distorsion à laquelle il s’était réduit. On le devine en lisant ses trente-cinq lettres, sa conscience n’a jamais été totalement en paix.

D’après le père François de Paule, dom Augustin, du fait de ses fondations, se regardait comme le « prototype » du grand saint Bernard. Il se contentait malheureusement souvent du « simple aperçu de la possibilité d’un établissement dans une contrée, sans en avoir conféré avec les autorités respectives, sans aucune concession préalable du lieu où pourrait être situé le monastère et des fonds qui lui seraient assignés pour la subsistance » (lettre 5). Malgré les jérémiades de Dargnies, la tactique lestrangienne d’abandon à la Providence porta du fruit. Le succès des fondations d’Espagne, du Brabant, d’Angleterre, de Westphalie et du Piémont le confirme. Si, sur ce chapitre, Dargnies en veut tant à dom Augustin, c’est qu’il garde un souvenir cuisant de la tentative de fondation à laquelle il a été mêlé. En septembre 1794, trois mois après sa profession solennelle, dom Augustin l’appelle pour lui confier la responsabilité d’une petite troupe de religieux destinés à fonder pour trois d’entre eux en Hongrie, pour les trois autres en Russie. Le 1er octobre 1794, la colonie s’ébranle vers Berne avec pour seule recommandation d’atteindre Saint-Pétersbourg avant l’hiver. « *Initium malorum* », note l’infortuné Dargnies (lettre 6). Sans bagages, sans pécule notre fondateur comprend que le principal but de son voyage est moins de fonder que de quêter, chemin faisant, pour faire parvenir quelques subsides à la Valsainte. « J’enrageais cependant intérieurement car j’avoue que je ne m’étais pas fait trappiste pour être capucin » (lettre 7). L’aventure se termina à Soleure. Dargnies malade, ou feignant de l’être, reçut l’ordre de regagner son moûtier.

Un troisième sujet de souci pour Dargnies, réside dans la prise en charge d’enfants à la Valsainte, puis dans l’ensemble des maisons trappistes. Un petit franc-comtois, le frère Placide, frère de deux religieux du monastère avait été placé là par ses parents. Il fut bientôt rejoint par plusieurs dizaines d’enfants suisses et français. Pour s’occuper de ces moinillons, dom Augustin forma un tiers ordre enseignant avec des jeunes gens incapables de suivre l’ensemble des austérités de la Valsainte. « Tous les frais du doctorat [des nouveaux éducateurs] consistèrent en un changement d’habit. » D’innombrables désagréments « contristèrent les religieux qui d’ailleurs voyaient avec peine que depuis que le R. P. avait introduit des enfants au monastère, il leur donnait la plus grande partie de son temps et qu’on ne pouvait presque plus avoir d’accès auprès de lui » (lettre 9).

Cette dernière remarque illustre la douleur la plus vive de Dargnies. Dom Augustin, élu abbé par proclamation le 8 décembre 1794, délaisse les siens. La « *justa murmuratio* » de l’infirmier conventuel, celle de nombreux autres moines se heurtent à l’incompréhension de l’abbé de la Valsainte, toujours contraint de parer au plus pressé pour nourrir les siens, les défendre face aux autorités suisse et française, construire des communautés féminines et étendre sa réforme.

# Une émigration monastique

Dom Augustin sentait souffler le vent révolutionnaire dans les cantons suisses. Après avoir conclu une sorte de vente simulée de la Valsainte avec Théodule Blanc, un notable de Corbières – « homme intrigant » d’après Dargnies – l’abbé lance deux cent cinquante religieux des deux sexes et enfants du tiers ordre sur les routes de l’Europe centrale. Le départ, qui aurait dû être secret, se fait en fanfare, dans les premiers mois de l’année 1798. « En cela, le R. P. abbé obéissait à une inclination qui lui est comme naturelle et dont il ne s’aperçoit probablement pas, c’est de tout faire avec éclat » (lettre 11). Le 10 février 1798, Dargnies quitte à son tour la Valsainte dans le dernier groupe de moines. Avec un incomparable talent de stratège, dom Augustin divise les siens en « bandes » qui marchent, de château en monastère, jusqu’au Danube. L’abbé va d’un groupe à l’autre : « Il piqua [vers un groupe] et s’empressa d’avancer à leur rencontre, semblable à un général d’armée qui vient à la découverte. Il ne lui fallut qu’un instant pour reconnaître ses gens et après les avoir ranimés par sa présence, je le vis bientôt repasser ventre à terre » (lettre 12). Les conditions du voyage sont pourtant monastiques : on tient le grand jeûne pendant la marche. Il faut imaginer le spectacle offert par ces moines qui, un vendredi, réclament une grande pièce d’auberge. Après l’avoir soigneusement calfeutrée, ils s’y donnent, dans l’obscurité, la discipline ! Le silence perpétuel des religieux fut la cause d’un incident dont Dargnies tire une leçon à sa façon. Son mutisme excita deux cavaliers allemands qui, pour en venir à bout, dégainèrent leurs sabres. « Cette petite aventure fut pour moi un avis au lecteur qui m’apprit que les lois les plus sages doivent être entendues et observées avec les modifications que les circonstances et la prudence exigent » (lettre 12). Une telle aventure, heureusement qualifiée d’*Odyssée monastique*, ne pouvait aller sans de nombreuses rencontres tout à fait exceptionnelles dans une vie de moine, et même dans une vie de séculier[[12]](#footnote-12). Ce « monastère ambulant » fut l’occasion de nombreuses découvertes.

# La découverte de l’autre

Les premières surprises du bon père Dargnies pendant ses pérégrinations européennes vinrent de sa fréquentation de la société féminine. à la différence de beaucoup de ses confrères prêtres ou religieux, l’exercice de la médecine l’avait sans doute déjà conduit à rencontrer des femmes autrement qu’en tant que pasteur d’âmes. La promiscuité des moines et des moniales pendant leur long voyage n’alla pas sans poser des problèmes tout à fait inédits. « Les sirènes, pour ne chanter que de loin, n’en étaient pas moins funestes aux nautoniers », commente sobrement notre chroniqueur (lettre 17). à Vienne, nous apprend-il, le public jase parce que moines et moniales cohabitent dans un même bâtiment mis à leur disposition par les visitandines. Le public n’avait sans doute pas tout à fait tort : Dargnies raconte par le détail le commerce platonique qu’il noue quatre mois durant avec la jeune pharmacienne de la Visitation après avoir trouvé, au fond d’une boîte de médicament, « un billet découpé avec élégance en forme de cœur enflammé, tout couvert d’écriture » (lettre 19). Le récit est fait avec honnêteté et humilité : « Je sais que je me suis beaucoup exposé et que si Dieu ne m’eut protégé d’une manière toute particulière, je pouvais y commettre les fautes les plus graves et de la plus grande conséquence » (lettre 19).

La deuxième grande découverte est celle des sociétés d’Europe centrale et orientale. Elles semblent particulièrement barbares à ce prêtre-médecin. Bien malgré lui, sans doute, Dargnies est pénétré des préjugés des Lumières. La découverte du servage en Russie le met hors de lui. La rencontre des communautés juives installées sur la terre polonaise se traduit par des sentiments mêlés. Il multiplie les poncifs, mais fait aussi part de son admiration pour l’attachement de ce peuple à « sa » loi. Les juifs seront « un jour, se risque-t-il à prédire, un terrible objet de condamnation pour une infinité de chrétiens qui ayant en mains les moyens de s’acquitter de leurs devoirs semblent se faire un jeu de les négliger » (lettre 27). Les pays protestants lui fournissent un nouveau sujet d’étonnement : « Dans les grandes [villes] où souvent il y a si peu de religion, même parmi des protestants, exposés à une nombreuse populace, jamais nous n’avons été insultés » (lettre 17). En quittant Dantzig, il relève encore : « Quoique dans un pays protestant, jamais nous n’y avons reçu la moindre insulte » (lettre 28). D’un passage à Lübeck et d’un séjour à Hambourg il ne retient que de bons souvenirs : « En général nous n’avons pas eu lieu de nous plaindre soit des personnes en place, soit du peuple de ce pays si contraire à notre manière de penser » (lettre 29). Quel contraste avec la très catholique ville westphalienne de Münster dans laquelle les moines sont poursuivis dans la rue par des polissons qui leur crient « Trappistes ! Trappistes ! » (Lettre 29).

L’odyssée monastique donne enfin aux moines et aux moniales l’occasion d’approcher de nombreuses familles religieuses : dominicains, cisterciens, camaldules, capucins, brigittines etc. En Russie, les trappistes doivent même occuper un petit monastère de basiliens (lettre 26).

# Retour à la Valsainte

Après avoir visité l’Autriche et la Russie sans avoir réussi à s’y fixer, dom Augustin ramène les siens en terre allemande. Dargnies, retiré dans la fondation westphalienne de Darfeld, demande au printemps 1802 la permission de retourner à la Valsainte. Avec la paix d’Amiens (25 mars 1802), un vent d’optimisme souffle en Europe et l’on évoque la réouverture du monastère suisse. Dom Augustin souscrit volontiers à cette demande. Le 2 juillet 1802, le père François de Paule boucle le tour d’Europe commencé quatre années auparavant et retrouve la Gruyère. L’abbaye est dans un état déplorable, mais dom Augustin s’en soucie peu. Il multiplie les établissements du tiers ordre, achète une maison en Suisse pour les moniales et entame une tournée internationale. En deux ans, il sillonne l’Europe occidentale, voyage en Angleterre, en Suisse, à Rome, en Espagne et au Portugal, en Allemagne. En trois ans, il ne réside pas quinze jours de suite à la Valsainte. Cependant, souligne Dargnies, « il ne s’est pas passé un seul jour que, présent ou absent, il n’ait tenu seul les rênes du gouvernement, car les prieurs ne sont, dans la réforme, que des êtres passifs » (lettre 32).

Dans ces conditions, des désirs d’indépendance reprennent Dargnies. Il tente d’intéresser le nonce à Lucerne au sort de la Valsainte, mais « les avenues sont si bien gardées » que la visite prévue par le prélat en 1805 est annulée (lettre 32). Dom Augustin « a des établissements partout et il n’en a aucun de florissant ni de solide », écrit-il avec quelque inexactitude (lettre 34). On sent son désespoir : il ne voit pas son abbé et n’en est pas entendu. C’est à cette époque que se placent les tentatives d’intervention pour une mitigation du régime de la Valsainte, données en annexe aux trente-cinq lettres de ses *Mémoires*.

#  « J’étais las de voyager au superlatif »

On se demande par quel prodige Dargnies put rester quinze ans sous le joug trappiste. La marche forcée vers l’Est lui est insupportable. Elle le conduit à multiplier les tentatives de désertion. Une première tentation de fuite date du mois d’octobre 1794. Envoyé pour fonder en Russie, il rêve de s’évanouir dans la nature : « Si j’eus pu dès ce moment rompre les liens qui me tenaient attachés à dom Augustin, je l’eus fait aussitôt » (lettre 7). Une deuxième tentative a lieu en février 1798, au moment du départ de la Valsainte pour la Russie : « J’ai fait [alors] en secret des démarches pour me faire autoriser à vivre en trappiste solitaire dans le pays » (lettre 11). Dargnies échoue, mais récidive à l’automne 1798 (lettre 20). Arrivé à Cracovie, nouvelle tentative, alors qu’il est sans nouvelles de dom Augustin : « En mon particulier, je présentai une requête pour rester chez les dominicains avec la permission d’y exercer dans la ville, auprès des pauvres, les fonctions de médecin et de chirurgien » (lettre 21). En Russie, Dargnies écrit à l’évêque de Vilnius pour lui demander de rester sur place et se cache dans le monastère cistercien de Wistice au départ du contingent trappiste (lettre 25). L’arrivée de dom Augustin l’amène à résipiscence ; son supérieur rit et le relève avec bonté. Cela n’empêche pas le père François de Paule de revenir à la charge quelques mois plus tard, en 1799, en s’adressant, cette fois-ci à l’évêque de Luck, consulté en secret. Le prélat ne peut rien faire pour lui et le moine se repent une fois de plus de son désir d’indépendance. Sur la route de la Pologne, la tête de Dargnies se brouille encore. Il envisage de se déguiser en capucin pour s’enfuir à Cracovie avec un visiteur apostolique de cet ordre : « Pour le coup, je crus que j’allais tout de bon me tirer du margouillis » (lettre 27). Résigné après ce dernier échec, Dargnies note : « Dès ce moment, je perdis toute espérance de me détacher du char auquel j’étais attelé et je vis bien qu’il fallait me résoudre à le tirer jusqu’au bout avec les autres » (lettre 27). L’intervention de dom Augustin, à la fois admiré et détesté, l’a encore une fois retenu de s’enfuir.

à la Valsainte, le père François de Paule ne se sent plus le cœur assez solide pour supporter les pressions politiques exercées contre les moines, les vexations multiples à l’intérieur et à l’extérieur de la communauté. Il multiplie les écrits justificatifs pour demander la mitigation de la règle pour les religieuses, la modification du régime alimentaire[[13]](#footnote-13). Moines de chœur et religieux convers sont en petit nombre ; les enfants élevés à l’ombre du monastère sont pléthore[[14]](#footnote-14). Hors de son monastère, Dargnies bavarde. Il se plaint publiquement de dom Augustin et demande au nonce à Lucerne une visite canonique. Sa lettre est accompagnée de « Réflexions sur la réforme de la Trappe établie à la Valsainte » expédiées à Rome par les soins du prélat le 10 septembre 1807[[15]](#footnote-15). Les archives de la nonciature en Suisse témoignent du malaise grandissant et persistant éprouvé par nombre de religieux[[16]](#footnote-16). Le père Jacques, scrupuleux supérieur de la Valsainte, donne les plus larges permissions à son infirmier pour sortir et soigner les malades de cette région isolée. L’aumônier de la Riedera saisit à son tour le représentant du pape en Suisse pour donner son jugement fraternel du comportement de Dargnies : « Notre Père François de Paule, notre chirurgien de la Valsainte vient de m’apprendre (*sub secreto*) qu’il avait fait une supplique à Votre Excellence à l’effet d’obtenir du Saint-Siège une visite pour solliciter quelques adoucissements dans le genre de vie que nous avons embrassé et pour tacher de diminuer, s’il était possible, la pénitence que nous avons promise à Dieu. Ah ! Mgr vous savez que les principes de la médecine ne s’accommodent pas toujours avec la nécessité de la pénitence […]. Nous succombons à cette austérité, heureuse chute qui nous élève jusqu’à Dieu. Les filles surtout meurent avec rapidité. Oui, Mgr, et je puis ajouter avec plaisir, j’en ai été souvent le témoin. Voici la seconde maison dont je suis le directeur et je ne me rappelle pas d’en avoir assisté une seule dans ces derniers moments qui ne m’ait témoigné la joie de sa délivrance du corps de péché[[17]](#footnote-17). »

Malgré les obstacles, les lettres de Dargnies font leur chemin[[18]](#footnote-18). La population se réjouit de bénéficier des services d’un médecin efficace et gratuit[[19]](#footnote-19) ; une nouvelle voie s’ouvre devant lui : « J’avais d’ailleurs un secret pressentiment que j’occuperais la cure de Charmey et que le doyen ne serait pas longtemps du monde» (lettre 35). Le curé de cette paroisse voisine de la Valsainte meurt le 6 janvier 1808. Des représentants de la population demandent à l’évêque de Lausanne de nommer le moine pour le remplacer. Dom Augustin se résigne au départ de son infirmier velléitaire en laissant tomber un « *Si vult discedere, discedat* » (lettre 35). Mgr Maxime Guisolan[[20]](#footnote-20), l’évêque capucin, vise le 15 février 1808 la demande de sécularisation de Dargnies[[21]](#footnote-21). « Le bref [de sécularisation] de Sa Sainteté arriva conforme en tout aux vœux de Sa Grandeur et de la paroisse » (lettre 35).

C’est ainsi que finissent les *Mémoires* de Dargnies. Georges Andrey, historien attentif de l’émigration française dans le canton de Fribourg, imaginait ensuite notre héros vivant et mourant en bon curé, savant et prudent[[22]](#footnote-22). Quelques traces de son activité de pasteur conservées dans les archives de l’évêché de Lausanne, Genève et Fribourg permettent pourtant de compléter et de nuancer le portrait. Ils fournissent également un éclairage intéressant pour apprécier à leur juste valeur les mémoires et leur auteur.

# Charmey

Le 29 avril 1808, Dargnies est institué curé de la paroisse Saint-Étienne à Charmey[[23]](#footnote-23). C’est à cette période de sa vie qu’il faut placer la rédaction des *Mémoires en forme de lettres*. Ce travail « qui n’est rien moins que limé » (lettre 1) est peut-être rédigé d’après des notes prises au vol depuis de longues années. Son auteur semble avoir eu l’habitude de tenir un journal, au moins un registre d’infirmerie (lettre 30). La précision des quarante-six notices nécrologiques de trappistes décédés entre 1793 et 1808 semble le confirmer. L’auteur, qui affirme sa volonté de « n’être qu’historien » (lettres 1 et 15), s’assigne officiellement un double but : édifier son lecteur et montrer que « le sanctuaire de l’innocence » n’est pas exempt d’humaines faiblesses (lettre 1). De fait, le témoignage est souvent fiable et l’historien du XXe siècle, qui dispose de bien d’autres sources, peut s’appuyer solidement sur ce récit. Jean Gremaud, le premier éditeur des *Mémoires*, juge qu’on peut « admettre l’ensemble de son récit comme exact et véridique : les faits principaux, les détails importants se seront sans doute gravés fortement dans la mémoire de l’auteur, qui raconte ce qu’il a vu et entendu ou fait lui-même[[24]](#footnote-24) » Le texte n’a été composé qu’après les événements mais les « Réflexions sur la réforme de la Trappe… » envoyées à Rome en 1807 et nombre d’autres écrits gardés en réserve depuis longtemps ont été utilisés. La démarche du nouveau curé de Charmey est à l’évidence inspirée par un grand souci : justifier son départ. Dargnies se livre à un exercice de catharsis.

La vie du nouveau curé laisse peu de traces jusqu’en 1816. Cette année-là, le calme de la paroisse est bouleversé. Un notable, le marchand de fromages Chollet, porte plainte devant l’évêque contre le curé après avoir été mis en cause publiquement du haut de la chaire : « Qu’il s’abstienne à l’avenir de toute personnalité [i.e. réflexion personnelle], qu’il s’abstienne d’épouser le parti d’une famille plutôt que d’une autre, et qu’il se corrige un peu de sa trop grande liberté de parler même dans la conversation particulière, déjà que trop naturelle aux indigènes de son pays ; cela étant fait, je le considérerai toujours comme un ecclésiastique distingué tant du côté de sa moralité que de ses talents. Je dois ajouter à sa louange qu’il a fait beaucoup de bien dans cette paroisse en toute manière, qu’on l’aime et qu’on le respecte beaucoup[[25]](#footnote-25). » La correspondance qui s’engage entre le curé et Mgr Yenni[[26]](#footnote-26) pour dénouer la crise témoigne de la lassitude de Dargnies. « Je suis fatigué d’être dans pareille boutique », écrit-il. Dans la même lettre, le curé de Charmey propose pourtant des réformes des usages paroissiaux pour obtenir des registres de catholicité mieux tenus, éclairer les gens aptes au mariage sur des points essentiels de morale sexuelle ou remédier à la faiblesse des conférences ecclésiastiques du décanat[[27]](#footnote-27). Le 15 février 1816, Dargnies envoie de son plein gré une lettre de démission au prélat fribourgeois[[28]](#footnote-28) et le 25 février il fait l’annonce publique de l’accord du prélat. Le curé troque son bénéfice curial contre une petite chapelle et reste ainsi sur place[[29]](#footnote-29). Cette annonce et la solution adoptée divisent profondément la population. Tous s’inquiètent du successeur. On s’accorde à reconnaître la valeur des services que l’ancien curé « s’efforce de rendre à l’humanité souffrante[[30]](#footnote-30) ». Ses adversaires relèvent cependant que « Si M. Dargnies a rendu des services à quelques personnes à Charmey, c’est en premier lieu à cette parenté exclusive [la famille de sa servante], et à d’autres dont il pouvait espérer des cadeaux sans cependant vouloir dire qu’il n’ait pas par cy par là donné des soins à quelques pauvres comme il s’y était tenu par la pétition adressées à Sa Sainteté pour sa sécularisation[[31]](#footnote-31). »   Dargnies hésite sur le parti à prendre. A la mi-mai, le climat de la petite bourgade est devenue irrespirable : les chantres font de la rébellion à l’église pendant la messe, on fait du tapage devant sa maison, onze arbres de son jardin sont arrachés... Pour en finir, Dargnies propose à l’évêque de partir : « Ma paroisse est tellement perdue par les cabales de Mr. l’abbé Chxx [l’abbé Chollet, soutenu par ceux qui souhaitent son départ], tout le monde est tellement tourné contre moi que de quelque manière que les choses tournent, je n’ai à attendre que les plus grands désagréments […]. Absolument incapable de voyager, je recule à la seule idée d’entreprendre de retourner en France. Les habitants de Vuippens m’ont dernièrement envoyé une députation pour me demander si je voulais être leur chapelain[[32]](#footnote-32). » Ce maigre bénéfice était vacant depuis dix-huit mois ; Dargnies en prend possession le 5 juin 1816[[33]](#footnote-33).

# La dernière étape : Riaz

La chapelle de Riaz, du décanat de la Part-Dieu, n’était qu’un « simple service », selon l’expression employée lors de la négociation des conditions d’exercice de cet emploi, en 1785. Le bénéfice offert par la chapelle de Vuippens était-il vraiment trop maigre pour en vivre ? Une nouvelle cabale en chassa-t-elle le chapelain ? On ne sait. En 1821, on trouve l’abbé Nicolas Dargnies titulaire de la chapelle Sainte-Anne, à Riaz. Cette chapelle, bâtie en 1666 et restaurée en 1814 avait perdu son desservant pendant l’été 1819[[34]](#footnote-34). Dans cette dernière charge ecclésiastique, Dargnies trouve la force et l’occasion de publier anonymement à Fribourg un modeste *Dialogue sur la santé pour le peuple surtout de la campagne*[[35]](#footnote-35). Jean Gremaud analyse ainsi cet « opuscule hygiénique » : Il « est divisé en trois parties : 1° En quoi consiste la santé ; 2° Ce qu’il faut faire pour la conserver ; 3° Ce que la prudence exige qu’on fasse quand on l’a perdue. Les conseils de l’auteur sont simples, peu nombreux et pratiques ; ils ont surtout en vue certains abus très préjudiciables à la santé, qui ne sont que trop communs dans notre pays[[36]](#footnote-36). »

De nouveaux soucis attendent le chapelain de Sainte-Anne à la fin de ses jours. En 1822, la femme qui le sert depuis son départ de la Valsainte tombe enceinte. Prévenant la calomnie, Dargnies écrit à l’évêque pour lui demander conseil et protester de son innocence : « Je serais bien malheureux si j’avais attendu jusqu’aujourd’hui, dans un moment où je suis plus que jamais accablé d’infirmités, à donner dans le désordre[[37]](#footnote-37). » L’abbé Dargnies ne cesse pas de travailler. Il lit, pour mieux le réfuter, un catéchisme protestant et intervient dans les conférences ecclésiastiques du décanat de la Part-Dieu. Il se contente de peu et seconde, non, sans lui décocher quelques piques au passage, le curé de Riaz[[38]](#footnote-38). En 1823 et 1824, ses infirmités l’empêchent de plus en plus de remplir son service.

Le 3 mai 1824, l’abbé Nicolas Dargnies rend son âme à Dieu. Il a institué la commune son héritière[[39]](#footnote-39). On est presque étonné de voir disparaître à soixante-trois ans dans la plus grande discrétion ce médecin qui parlait si bien de ses misères.

\*

\* \*

### Le cœur d’une vie

# Une grande amitié

Des milliers de prêtres ont émigré à partir de 1791. On ne trouve d’eux que de vagues traces dans les dépôts d’archives. Les historiens ne peuvent guère les exploiter que sous forme statistique ou dans des enquêtes prosopographiques[[40]](#footnote-40). Ce qui fait l’intérêt exceptionnel des *Mémoires en forme de lettres…* de Nicolas-Claude Dargnies c’est pourtant moins le regard intérieur qu’il porte sur le monde de l’émigration que le récit d’une grande amitié manquée. Quel cri du cœur, lorsqu’il relève de maladie, à Dantzig, après avoir soigné moines et moniales ! « Ce qui me fit plus de peine dans cette circonstance, ce fut de voir le peu d’intérêt que notre supérieur prit à ma situation, soit insouciance, soit parce qu’on était accoutumé de m’entendre plaindre et de me voir souffrir » (lettre 28). Sans doute dom Augustin n’eut jamais vraiment conscience de l’admiration que lui portait le père François de Paule mais aussi tant de moines, de moniales et de laïcs. Au fond, l’abbé Dargnies n’a jamais manifesté beaucoup d’appétit pour la vie monastique. Face au cénobitisme intégral des trappistes, il manifeste des réflexes de séculier. Ce qui l’a fait tenir pendant quinze ans c’est le charme, la fascination exercée sur lui par dom Augustin. « Je ne crois pas, écrit-il à propos de l’odyssée monastique, qu’il y ait eu un général d’armée qui ait employé plus d’adresse et d’industrie, qui ait fait jouer plus de ressorts pour conduire et faire subsister ses troupes que le R.P. abbé pour l’entretien de sa communauté» (lettre 15).

Dargnies permet d’affiner le portrait de dom Augustin. Il relève avec beaucoup de justesse son indifférence, son insouciance des choses matérielles. Dom Augustin est confiant et naïf. « Il en était au bateau comme partout ailleurs : son argent et ses papiers étaient toute la journée et toute la nuit sur sa table et le premier venu, pendant les nuits et les méridiennes, pouvait facilement s’en accommoder » (lettre 23). Le même détachement se manifeste dans son gouvernement. Les fondations s’effectuent dans des conditions de totale improvisation : « C’est à la Providence seule que le R.P. veut être redevable de tout le succès » (lettre 6). Au fur et à mesure de leurs mésaventures, les rangs des moines et des moniales se gonflent d’aventuriers de tous genres. C’est une charité très authentique mais désordonnée qui conduit dom Augustin à les accueillir. Le père de Lestrange sait aussi qu’il est indispensable aux siens. Dargnies relate un curieux épisode arrivé à Velda en 1802. L’abbé quitte les siens : « Cette circonstance [un décès] précipita le départ du Révérend Père abbé car il avait peur et cette frayeur n’était sans doute fondée sur aucune considération personnelle mais sur le malheur qu’il y eut pour nous si, dans des circonstances aussi délicates, nous eussions eu le malheur de le perdre » (lettre 31). Dom Augustin est encore un « grand ennemi du repos » (lettre 18). Il réussit toujours à ranimer l’énergie des siens : « Dans toute autre bouche que la sienne, les paroles les plus énergiques ne pouvaient être que bien faibles » (lettre 24). Son maître mot c’est la ferveur ; les moyens employés pour la ranimer sont déconcertants. L’annonce faite en Russie de rebrousser chemin abasourdit le pauvre père François de Paule : « Je ne voyais dans la conduite du Révérend Père qu’une inconstance rebutante, une envie démesurée de prolonger ses voyages » (lettre 25). Dom Augustin est toujours en courses pour trouver de nouvelles ressources pour les siens : « Cet homme était un panier percé qui dépensait l’argent avec autant de facilité qu’il le recevait » (lettre 30). Et enfin, cette dernière remarque, si révélatrice de la manière employée par l’abbé de Lestrange… avec les siens : « C’est une chose bien difficile à concilier dans le Révérend Père que l’amour qu’il a pour les chevaux et le peu de soins qu’il a de les ménager » (lettre 31).

# Prêtre et médecin

L’auteur est médecin et, semble-t-il, médecin estimable. Sa science médicale contribue à lui donner un regard critique. Il a conscience du fait que ses connaissances le rendent « un homme précieux pour la maison » (lettres 4 et 8) et ne dédaigne pas éblouir les siens par son jargon médical. Nous savons, grâce à lui, que les trappistes mouraient d’une « cachexie scorbutique qui conduit en peu de temps presque tous les jeunes gens à la pulmonie et à l’hydropisie putride» (lettre 8). L’empirisme raisonné fait sans doute la valeur de sa médecine : « L’état de mon malade était ma seule boussole » (lettre 30). à Vienne, note-t-il non sans satisfaction, on lui fait la réputation du « plus habile médecin » (lettre 20). Consciencieux et compatissant, il ne refuse jamais de se mettre au service de ses frères ou de ceux qu’il est amené à croiser. Lors de son séjour à Darfeld, une épidémie décime le canton. Seuls quatre occupants de la maison trappiste sur un total de 128 adultes et enfants échappent à la maladie ; dix religieux et un enfant y laissent la vie. Dargnies, au péril de la sienne, passe trois mois au chevet des siens alors qu’il est lui-même touché par le mal.

Par ailleurs, le lecteur des *Mémoires en forme de lettres* n’ignorera rien des infirmités de l’auteur : ses jambes sont faibles (lettres 2 et 4) ; il est affligé depuis sa première jeunesse d’un « asthme convulsif et humoral » (lettre 6) et soumis au « dévoiement colliquatif » (lettre 4). On s’attend toujours au pire : à Lübeck, une « crampe d’estomac » le met à deux doigts de la mort (lettre 29). Dargnies n’épargne même pas au lecteur l’état de ses crachats, de ses glaires voire de ses urines (lettre 14).

Au fond, pense-t-on après avoir parcouru ces souvenirs, la vraie vocation de ce trappiste raté et de ce curé maladroit n’était-elle pas la médecine ? Dargnies témoigne de lucidité quand il écrit : « Le mouvement et la dissipation m’ont toujours été nécessaire pour me bien porter » (lettre 28). Au détour d’une phrase, on réalise à quel point son activisme fut contrarié par sa vocation monastique. Ce qui l’aide à tenir, ce sont les malades qui l’épuisent. « Tout infirme que je suis, relève-t-il dans une lettre, je suis né pour une vie dure, pénible et laborieuse » (lettre 35).

#### Le style et l’homme

En lisant Dargnies, on sourit et on même on rit franchement. L’auteur fait preuve d’une gaieté profonde qui témoigne en faveur de sa santé spirituelle ! Il a le sens de la formule. Déjeuner, dîner et souper sont, à la Trappe, « trois ouvrages reliés en un seul volume » (lettre 12). Il sait raconter des aventures pittoresques : la « méchante mule toute pelée » qui le précède sur le chemin de la Russie et met au moins autant de mauvaise volonté que lui à satisfaire aux ordres de dom Augustin (lettre 6). Enfin il ne manque pas d’humour pour raconter ses faiblesses, petites ou grandes. Pris d’un « assoupissement léthargique » pendant un exercice communautaire, sur la route de l’Autriche, en 1798, Dargnies ne s’en réveille que pour chanter à tue-tête la Marseillaise ! En désespoir de cause, on confie quelques semaines le prétendu malade aux bons soins des moniales de Klosterwald. On douterait moins de la réalité de cette crise de folie si Dargnies n’expliquait pas qu’il refusa la potion purgative fraternellement préparée par les religieuses, menaçant de tout jeter par la fenêtre (lettre 15). Il boit de la bière en cachette du Révérend Père et n’hésite jamais, quand il le peut, à s’octroyer des soulagements sans permission (lettre 15 et 17). Si l’humour lui permet de prendre de la distance par rapport à sa « poltronnerie » (lettre 32), il ne sert jamais à masquer un mensonge.

Dans les jugements personnels, l’ironie fait souvent mouche. Dargnies peut cependant se tromper et méconnaître les contraintes qui pèsent sur dom Augustin. Il juge de loin, sans la connaître, Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé « à qui il avait pris envie de se faire trappiste » (lettre 17). La sainteté de la princesse lui échappe. Sans doute répète-t-il à son encontre ce qu’en disaient les plus grincheux des moines.

#### Un homme douloureux

Dargnies est un écorché vif. « Il fut le seul, note-t-il à propos d’un de ses frères en religion, qui m’ait paru sensible à tout ce que j’avais fait pour lui » (lettre 14). En relatant son départ de Darfeld, au printemps 1802, il écrit avec aigreur : « Je n’en reçus que les témoignages de l’indifférence monastique » (lettre 31). De toutes les blessures d’amour-propre qui lui furent imposées, aucune ne dut être plus douloureuse qu’une apostrophe ironique de dom Augustin : « Hé bien ! Vous n’êtes pas encore mort ? » (lettre 15). Dom Augustin est son bourreau très aimé. Un témoignage émouvant en est donné quand l’auteur des lettres relate les dernières années passées dans l’ombre de son abbé. à partir de 1802, à la fin de son séjour à Darfeld, il ne le voit pratiquement plus. Le moine prend alors la plume pour demander à son supérieur de revenir mourir à la Valsainte. L’émotion qui l’étreint à ce souvenir fait déborder ses sentiments : «  Si nous n’avons pas toujours été d’accord avec le Révérend Père abbé dans notre manière de voir et de penser sur bien des choses, je suis sûr d’avoir toujours eu son cœur, comme je puis l’assurer qu’il n’a jamais été un seul instant sans posséder le mien et si je ne lui eusse pas été autant attaché, je ne me serais pas souvent fait tant de peines de bien des choses qui après tout l’intéressaient beaucoup plus que moi » (lettre 30).

Dans l’introduction pour édition partielle des *Mémoires en forme de lettres*, Jean Gremaud écrivait : « L’importance historique de ces mémoires est réelle, mais non pour tous les détails ; assez souvent l’auteur retrace des choses dont l’intérêt est nul ; ainsi en particulier, il décrit au long et au large les différentes phases de sa santé, comme le ferait le médecin qui tiendrait le journal d’une maladie[[41]](#footnote-41). » Dans son appréciation critique, l’éditeur a - malgré lui - vu juste. Dargnies n’est pas un vulgaire malade imaginaire. C’est un humaniste, à la fois pénétré des idées philanthropiques du XVIIIe siècle et foncièrement lié par la foi de son baptême et ses engagements religieux. La véritable cause de sa « maladie », c’est que le monde émergeant de la crise révolutionnaire ne lui fait pas de place.

Fr. Augustin Laffay o.p.

Toulouse septembre 1999

###### **Chronologie**

Février 1793 : départ de France

5 avril 1793 : arrivée à Fribourg

10 mai 1793 : départ de Fribourg pour la Valsainte

Pentecôte 1793 : prise d’habit

Pentecôte 1794 : profession religieuse

1er octobre 1794 : départ pour la fondation de Russie

S. Simon et S. Jude 1794 : retour à la Valsainte

8 décembre 1794 : élection abbatiale de dom Augustin de Lestrange

10 février 1798 : départ de la Valsainte

Mercredi des Cendres 1798 : étape à Closterwald

1er mai 1798 : embarquement sur le Danube en direction de Passau

Mardi de Pentecôte 1798 : entrée dans Vienne

22 novembre 1798 : départ de Vienne

Décembre 1798 : arrivée à Cracovie

Mi-juin 1799 : arrivée à Terespol

Fin septembre 1799 : départ de Dargnies pour Zidizine

Mai 1800 : départ de Zidizine

Août 1800 : embarquement à Dantzig pour Lübeck

Toussaint 1800 : arrivée à Darfeld

Pentecôte 1802 : séjour à Velda

Vigile des SS. Pierre et Paul 1802 : étape au monastère Saint-Urbain

2 juillet 1802 : arrivée à la Valsainte

26 août 1802 : arrêté du parti libéral fribourgeois chassant les moines du canton

Septembre 1805 : départ de dom Augustin pour un voyage de six mois

16 avril 1807 : inspection administrative à la Valsainte

pour y découvrir les conscrits français qui s’y réfugiaient

15 mai 1807 : arrivée de dom Augustin à la Valsainte « en habit séculier »

6 janvier 1808 : mort du doyen de Charmey

29 avril 1808 : Dargnies est pourvu de la cure de Charmey

5 juin 1816, Dargnies prend possession de Vuippens

3 mai 1824, Décès de Nicolas Claude Dargnies

1. *Mémorial de Fribourg*, Fribourg, J.-L. Piller, t. 3, 1856, p. 208-220 ; 232-250 ; 273-282 et t. 4, 1857, p. 23-49 ; p. 140-160 ; p. 237-251 ; p. 281-291. [↑](#footnote-ref-1)
2. Arch. la Trappe (Orne), cote 722. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Odyssée monastique. Dom Augustin de Lestrange et les trappistes pendant la Révolution*, Imprimerie de la Grande-Trappe, 1898, 302 p. [↑](#footnote-ref-3)
4. à commencer par Mère Marie de la Trinité Kervingant dans son ouvrage novateur : *Des moniales face à la Révolution française. Aux origines des cisterciennes-trappistines*, « Religions-Sociétés-Politique 14 », Paris, Beauchesne, 1989, 408 p. On lira avec profit Bernard Delpal, *Le silence des moines. Les trappistes au XIXe siècle. France-Algérie-Syrie*, Paris, Beauchesne, 1998, 612 p. Voir aussi notre thèse : Augustin-Hervé Laffay, *Dom Augustin et l’avenir du monachisme (1754-1827)*, « Histoire religieuse de la France 12 », Paris, éd. du Cerf, 1998, 659 p. [↑](#footnote-ref-4)
5. *Alias* Dargniès. [↑](#footnote-ref-5)
6. Les références aux trente-cinq lettres qui constituent les *Mémoires en forme de lettres pour servir à l’histoire de la réforme de la Trappe* sont données dans le texte. [↑](#footnote-ref-6)
7. Le chanoine Nicolas Dargnies, né en 1736, d’après Georges Andrey, *Les émigrés français dans le canton de Fribourg (1789-1815)*, Neuchâtel, 1972, p. 71. Cf. Arch. départementales de la Somme, L 979. [↑](#footnote-ref-7)
8. Louis-Charles de Machault, évêque d’Amiens de 1774 à 1801. [↑](#footnote-ref-8)
9. Georges Andrey, *Les émigrés français…*, p. 38. On retient ici les évaluations de l’auteur. [↑](#footnote-ref-9)
10. Nombreux détails dans Augustin-Hervé Laffay, *Dom Augustin et l’avenir du monachisme (1754-1827)*, « Histoire religieuse de la France 12 », Paris, éd. du Cerf, 1998, 659 p. [↑](#footnote-ref-10)
11. *Réglemens* […], Fribourg, B.-L. Piller, imprimeurs de LL. EE., 1794, 2 t., xxv-454 p. et 536 p. [↑](#footnote-ref-11)
12. Cf. *Odyssée monastique. Dom A. de Lestrange et les trappistes pendant la Révolution*, Imprimerie de la Grande-Trappe, 1898, 302 p. [↑](#footnote-ref-12)
13. Quatre exposés ont été colligés par Dargnies après les trente-cinq lettres des *Mémoires*… [↑](#footnote-ref-13)
14. Arch. État Fribourg, Trappistes Valsainte-Riedera, Comptes. Dénombrement du personnel en 1806 : 16 religieux de chœur, 12 frères convers, 108 élèves du tiers ordre… [↑](#footnote-ref-14)
15. Archivio Segreto Vaticano [abrégé ASV], Nunziatura di Lucerna, 74. Une analyse fouillée de ces « Réflexions… » par G. Andrey, *Les émigrés français*…, p. 341-353. [↑](#footnote-ref-15)
16. Le supérieur lui-même s’adresse avec anxiété à la nonciature pour en tirer une ligne de conduite. ASV, Nunziatura di Lucerna, 74. Père Jacques au nonce, 14 décembre 1806 : « L’absence continuelle de notre R.P. abbé augmente beaucoup mon embarras, je ne sçais à qui m’adresser, je souhaiterais bien être déchargé d’un aussi pesant fardeau, je trouve une infinité de dangers dans la décision de cas de toutes les espèces […]. Nous vivons ici sans recevoir aucune visite régulière, ce qui est contre toutes les règles monastiques. » [↑](#footnote-ref-16)
17. ASV, Nunziatura di Lucerna, 74. Père Jérôme au nonce, 26 décembre 1806. La dernière phrase du texte fait allusion au *factum* de Dargnies intitulé « Observations présentées au R.P. abbé pour obtenir quelques adoucissements pour les religieuses ». [↑](#footnote-ref-17)
18. ASV, Nunziatura di Lucerna, 74. Père François de Paule au nonce, 10 septembre 1807 : « Mgr, j’ai pris la liberté il y a déjà quelques temps d’écrire une lettre à Votre Excellence, par laquelle je le priais de solliciter auprès du Souverain Pontife une visite générale de notre réforme. Mgr l’évêque de Lausanne, de qui j’avais pris conseil auparavant, ayant jugé à propos de me communiquer la lettre que vous lui avez écrite à ce sujet, j’ai vu avec peine que mes expressions y avaient été prises dans un sens trop fort […]. Je prends de nouveau la liberté de lui envoyer [le nonce] les observations ci-incluses qui ne sont que l’explication des motifs que j’avais apporté dans ma première lettre et par lesquelles Votre Excellence pourra plus facilement juger de l’équité de ma pétition […]. Je les lui aurai remises moi-même si elle était venue au monastère pour nous visiter et je le prie d’en faire l’usage qu’elle croira le plus avantageux à la gloire de Dieu et au bien de notre réforme dont je désire ardemment le bien et la solidité. » [↑](#footnote-ref-18)
19. Arch. Aiguebelle (Drôme), Père Muce Espanet, « Archives historiques ou Annales de l’abbaye de Notre-Dame d’Aiguebelle », second tome du premier volume, 1841, p. 203. L’auteur cite un petit manuscrit concernant la Valsainte. En 1807, « M. Roubeau insiste surtout sur les secours que le peuple retirerait de la Valsainte sous le rapport de la médecine. » [↑](#footnote-ref-19)
20. Joseph-Louis Guisolan, en religion frère Maxime, évêque de Lausanne et Genève de 1804 à 1814. [↑](#footnote-ref-20)
21. Arch. évêché de Lausanne, Genève et Fribourg [abrégé AELGF], I/8, dossier Charmey, pièce 16 VII. Philippe Tornare à Mgr Yenni, le 23 mai 1816. Le bref n’a pas été trouvé dans les archives. [↑](#footnote-ref-21)
22. G. Andrey, *Les émigrés français*…, p. 74. [↑](#footnote-ref-22)
23. AELGF, Registre d’institution des curés, fol. 115 r°. [↑](#footnote-ref-23)
24. *Mémorial de Fribourg*, Fribourg, J.-L. Piller, t. 3, 1856, p. 209-210. [↑](#footnote-ref-24)
25. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 14. Pierre Chollet à Mgr Yenni, 31 janvier 1816. [↑](#footnote-ref-25)
26. Pierre-Tobie Yenni, évêque de Lausanne et Genève de 1815 à 1845. [↑](#footnote-ref-26)
27. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 15 I, Dargnies à Mgr Yenni, 1er février 1816. [↑](#footnote-ref-27)
28. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 15 IV. [↑](#footnote-ref-28)
29. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 16 IV. Philippe Tornare, président de l’assemblée communale, à Mgr Yenni, 16 mai 1817. [↑](#footnote-ref-29)
30. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 15 VI. Extraits du protocole des délibérations de l’honorable commune de Charmey du 18 et du 25 février 1816. [↑](#footnote-ref-30)
31. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 16 VII. Philippe Tornare à Mgr Yenni, 23 mai 1816. [↑](#footnote-ref-31)
32. AELGF, I/8, dossier Charmey, pièce 16 III, Dargnies à Mgr Yenni, 14 et 15 mai 1816 et AELGF, Registre d’institution des curés, fol. 57 r°. [↑](#footnote-ref-32)
33. AELGF, I/64, dossier Vuippens. Acte de prise de possession du 5 juin 1816. [↑](#footnote-ref-33)
34. AELGF, I/54, dossier Riaz. Charles, ancien juge de paix, à Mgr Yenni, 14 août 1819. [↑](#footnote-ref-34)
35. *Dialogue sur la santé pour le peuple surtout de la campagne*, par un médecin, avec approbation de supérieurs, Fribourg, 1821, 32 p. L’ouvrage ne mentionne pas de censure ecclésiastique. Georges Andrey a donné une brève analyse de cet ouvrage dans *Les émigrés français…*, p. 160-161. [↑](#footnote-ref-35)
36. *Mémorial de Fribourg*, Fribourg, J.-L. Piller, t. 3, 1856, p. 208-209. [↑](#footnote-ref-36)
37. AELGF, I/54, dossier Riaz. Dargnies à Mgr Yenni, 15 janvier 1822. [↑](#footnote-ref-37)
38. AELGF, I/54, dossier Riaz. Dargnies à Mgr Yenni, [avril] 1823. [↑](#footnote-ref-38)
39. *Mémorial de Fribourg*, Fribourg, J.-L. Piller, t. 3, 1856, p. 208. [↑](#footnote-ref-39)
40. Outre l’ouvrage déjà cité de Georges Andrey, on pourra consulter René Picheloup, *Les ecclésiastiques français émigrés ou déportés dans l’État pontifical 1792-1800*, Toulouse, Association des publications de l’université Toulouse-Le Mirail, 1972, 302 p. et la préface donnée par Thierry Heckmann pour l’édition des *Lettres d’émigration 1790-1802 de Marie-Charles-Isidore de Mercy, Évêque de Luçon*, La Roche-sur-Yon, Siloë, 1993, p. xi-xlv. [↑](#footnote-ref-40)
41. *Mémorial de Fribourg*, Fribourg, J.-L. Piller, t. 3, 1856, p. 210. [↑](#footnote-ref-41)